

## Chapitre V

### LA FAMILLE

Qu'il vive en tribu ou qu'il soit entièrement dégagé des liens tribaux, qu'il soit pasteur nomade, vivant sous la tente dans la montagne, ou complètement sédentarisé, installé comme boutiquier ou cultivateur au village, artisan dans la ville ou bien ouvrier plus ou moins spécialisé dans les travaux de barrage ou l'exploitation du pétrole, le Kurde ne vit pas seul. Il a sa femme et ses enfants. La famille du montagnard kurde ressemble-t-elle à celle du Bédouin arabe? Peut-on la comparer à celle du paysan ou du citadin chrétien, assyrien ou arménien, auprès duquel il vit? Pénétrons dans un foyer kurde, nous serons agréablement surpris.

#### 1. Au Kurdistan, on ne badine pas avec l'amour.

Chez les Kurdes, la famille a un aspect religieux, avant même son aspect social et économique et ce caractère influe sans aucun doute sur l'attitude des jeunes même avant le mariage.

D'abord tous les Kurdes se marient et le *célibat* ne se rencontre guère au Kurdistan, non seulement parce que le proverbe dit: «Homme seul devient faible, femme seule devient chaude», mais parce que la société est ainsi faite qu'il n'y a pas de place pour les vieilles filles et que les célibataires endurcis seraient très mal vus. D'ailleurs les Kurdes se marient souvent très jeunes: les garçons n'attendent pas toujours vingt ans et une jeune épousée de douze ans n'est pas rare. A cet âge-là, la petite Kurde est déjà une ménagère accomplie et très au fait des obligations qui vont lui incomber. Aujourd'hui pourtant il y a tendance à retarder un peu l'âge du mariage, spécialement dans les villes et surtout lorsqu'il s'agit de jeunes gens qui poursuivent leurs études; et puis la législation civile impose aussi des âges limites.

Cette précocité du mariage est sans doute une des causes qui font que la *prostitution* est inconnue chez les Kurdes qui n'en peuvent parler qu'en empruntant aux Turcs leur vocabulaire. Aucune maison close

dans les petites villes kurdes d'Iran et d'Irak aussi bien. Je me souviens qu'il y a trente ans, dans un village kurde de la Djézireh syrienne où tenait garnison un escadron léger de troupes du Levant, la maison de passe militaire n'avait pour clients que les fonctionnaires turcs de l'autre côté de la frontière toute proche. L'amour lesbien n'existe pas non plus chez les Kurdes, ni non plus, en général, la pédérastie, bien que le mot *hetiwbaz* ne soit pas inconnu à Sulaimani, mais c'est souvent pour en faire grief avec horreur aux Arabes.

Les Kurdes étant musulmans dans l'ensemble ont donc l'autorisation religieuse d'être polygames. Autrefois, et souvent dans des vues politiques, des chefs surtout épousaient plusieurs femmes et avaient de nombreux enfants. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. La *polygamie* de fait tend de plus en plus à disparaître. Elle existe encore dans le milieu urbain non instruit, mais les épouses ne sont jamais plus de deux. La monogamie prévaut dans les milieux paysans, pour des raisons économiques, et la moyenne des bigames n'y dépasse pas les 2%. Les gens du commun évitent ainsi les tracasseries des ménages complexes et se souviennent du proverbe: «Celui qui épouse deux femmes fait le portier». La monogamie est de règle aussi dans le milieu citadin instruit, mais ici à cause du contact des jeunes avec la civilisation occidentale. Par contre les mariages successifs, par suite de divorce ou de décès, se rencontrent dans l'aristocratie villageoise. Et on cite, en Irak, le cheikh de Shadala qui, en sa longue vie, s'est marié dix-neuf fois. Le *divorce* est également relativement peu fréquent. Le motif le plus ordinaire est la stérilité de la femme ou son incapacité de mettre au monde des enfants mâles. On se moque en général de qui voudrait répudier sa femme. Mais s'il la répudie en suite du triple *teleq*, il doit payer l'arriéré de la dot qui s'élève en moyenne à la moitié ou au tiers. Chez les Kurdes du Kurd Dagh, il ne verse qu'une somme dérisoire. Mais de toute façon les enfants reviennent à la charge du père. La séparation par consentement mutuel est rare également. Une femme répudiée, surtout si les causes sont sérieuses, trouve rarement à se remarier. D'ailleurs la chanson ne dit-elle pas:

«Les jolies femmes, de la part des hommes méchants,  
Ne peuvent être abandonnées, mais tuées!».

Inutile de dire que *l'amour libre* est impensable au Kurdistan. Il n'est peut-être pas inouï qu'un Kurde ait une maîtresse, mais c'est à l'étranger, en Europe ou en Amérique, à l'occasion de séjours d'études. Mais il ne viendrait pas à l'idée du jeune homme d'amener cette femme avec lui dans sa Patrie. Certains préfèrent carrément le mariage. Quant à *l'adultère*, il doit être tenu pour inexistant. La femme sait très bien le sort qui lui est réservé si son crime est découvert. Elle mourra assassinée de la main de son frère ou d'un proche parent, jaloux de préserver l'honneur de la famille. Il en serait de même de toute jeune fille qui se laisserait aller à une liaison coupable. Et en l'occurrence les tribunaux civils sont souvent indulgents aux meurtriers. Mais cette contrainte sociale ne suffirait sans doute pas à maintenir la jeunesse dans le droit chemin, s'il n'y avait aussi une solide santé morale.

## **2. Préparation au mariage et fiançailles.**

Le Kurde est ordinairement bon mari et bon père. Mais cette réussite familiale exige naturellement un bon choix, car l'affaire est d'importance. D'autres considérations que la personne ou la beauté de l'épouse vont donc entrer en ligne de compte: «Ne regarde pas la femme, regarde la parenté».- «Examine l'oncle maternel, puis conduis la femme à la maison». Le meilleur choix sera souvent en effet celui de la cousine, d'autant que le cousin a droit de priorité sur elle, même si la dot qu'il propose est inférieure à celle des autres prétendants. Ce droit du cousin agnatique est tel que la fiancée est obligée de lui payer une certaine somme en compensation pour qu'il y renonce. Sinon on peut s'attendre à l'enlèvement de la fille, surtout si elle est consentante. En cas de rapt, les fugitifs vont se mettre sous la protection d'un chef voisin assez puissant pour calmer les parents et arranger l'affaire. En tout cas, tant que la question n'est pas réglée, le jeune homme respecte la jeune fille. C'est une question d'honneur. Mais si la jeune fille s'est

laissée convaincre d'épouser l'étranger, le cousin évincé n'hésitera pas à l'assassiner elle ou son rival ou même les deux. Quoi qu'il en soit, dit le proverbe : «Qui prend femme doit avoir un sac d'écus ou un ballot de mensonges!» Et aussi : «On ne peut épouser une princesse avec une dot de bouvier».

Dans le milieu rural, les jeunes gens se sont souvent rencontrés à la fontaine ou au cours des travaux des champs et, chez les nomades, lors des festivités saisonnières avec les danses qui les accompagnent. En tout bien, tout honneur. Car la vertu ne doit pas se confondre avec la pruderie. Les jeunes filles kurdes le savent bien, elles qui chantent beaucoup et des chansons d'amour, en filant leur étoupe, en descendant des lieux d'estivage, en trayant leurs brebis, en tissant leurs tapis multicolores. Elles expriment en leurs chants les sentiments qui se retrouvent partout où un cœur aime et sait chanter, mais elles en revêtent les images et les comparaisons d'une couleur locale très marquée, d'une saveur bien particulière. Elles connaissent leurs charmes, les coquettes, et ne se privent pas de les redire. Elles se vantent de leurs boucles blondes, de leurs beaux yeux noirs, semblables à ceux des gazelles et des agneaux; de leur démarche gracieuse comme celle des oies et des canards sauvages et des perdrix du désert. Mais, comme Heftsadé qui veut équiper le cheval de son cousin, elles sont prêtes à sacrifier tous leurs bijoux par amour pour le bien-aimé :

«De mes boucles d'oreilles je ferai les fers;  
Je hâcherai mes bracelets en petits morceaux pour les clous;  
De mes nattes, je ferai les sangles  
Et de mes tresses, les rênes!».

Insinuante et cajoleuse, vindicative à l'occasion, la jeune fille kurde a bien de quoi faire tourner les têtes. «Derrière chaque chevelure blonde, il y a une moustache rousse», et ici, comme partout ailleurs «les jeunes filles sont des lieux de pèlerinage».

Chez les riches et dans les villes, les rencontres sont moins faciles. Aussi une certaine pudeur retient-elle le jeune homme de manifester trop ouvertement son désir de fonder un foyer. Si, l'âge venu, il n'a point fait part de son attirance vers telle jeune fille de son choix connue de sa famille, sa mère se mettra d'elle-même en quête d'une future bru. Alors commencent les visites en vue de connaître les filles à marier. Si la mère ou une parente croit avoir trouvé une candidate qui lui agréée, elle n'hésitera pas à décrire, de façon dithyrambique, les qualités physiques et morales de l'élue. S'il n'y a point d'objection de la part du jeune homme et si l'on présume que les parents de la jeune fille sont favorables au projet, la mère ou la tante du jeune prétendant fait une démarche discrète, ou même un notable ami se présente chez la future fiancée et offre un cadeau. S'il est accepté, c'est signe que l'on est d'accord: ce sont les accordailles, *herê kirin*. Une jeune fille pourrait en principe refuser d'agréer cette union, mais ce refus serait regardé comme une offense. D'autre part, un père ne forcerait certainement pas sa fille à un mariage qu'elle repousserait. Quelque temps après, le père, ou l'oncle, ou le frère aîné fera la demande officielle de mariage, *xwezgîn*; demande, bien sûr, qui ne peut se faire qu'en un jour faste. A cette occasion, on offre des raisins secs et autres sucreries, d'où le nom de *Şîrîni* donné à cette cérémonie. On fixe alors le montant de la dot, *mehr* en terme coranique, que les Kurdes appellent, suivant les régions *qelen* ou *kelîm*. Il a déjà été discuté auparavant par des intermédiaires pour éviter les brouilles familiales, car il est souvent occasion de marchandages. Cette dot varie évidemment avec les régions et la situation des parents. On sait la campagne menée contre cette coutume chez les Kurdes d'Arménie soviétique qui l'assimilent à un prix de vente de la fille, comme s'il s'agissait de bétail. Le fait qu'ils y insistent tellement prouve que cette coutume est bien invétérée. Mais cet aspect d'achat qui choque souvent aussi notre mentalité d'occidentaux, n'est point considéré comme tel par les intéressées elles-mêmes qui y voient plutôt une appréciation de leur juste valeur, nous dit Madame Hansen. C'est là un point de vue non négligeable même s'il n'est pas toujours du goût du futur. Il est bien certain en effet que certains parents exa-

gèrent et exigent un tarif souvent trop élevé pour la bourse de beaucoup de paysans et qui leur rend le mariage presque inaccessible. Pour se faire une idée de la question voici quelques barèmes récents (1957) cités par Mme Hansen. A Balkha pour une fillette d'une douzaine d'années, 20 dinars. A Topzava, pour une fille éduquée venant de Sulaimani 200 dinars. A Sulaimani même, la dot la plus élevée fut de 1.500 dinars avec un supplément de 750 dinars en cas de divorce. Chez les Yézidis, la moyenne est de 40 dinars. Même chez les Kurdes chrétiens d'Irak ou chaldéens l'évêque a dû fixer un montant maximum pour éviter les abus. En certains cas, le mariage peut se faire par échange de deux soeurs *bedli*, et cela tient lieu de dot.

Après la demande officielle, les jeunes gens sont *xwestî*, promis. Après un délai de plusieurs mois ou même d'un an, on célèbre les fiançailles, *destgîran* ou *dazurânî*, chez les Ahl-é Haqq, ce qui est l'occasion d'un grand repas de famille, à la fin duquel les convives font un cadeau en argent. De son côté le jeune homme offre à sa fiancée un bijou, *nîşanî* ou *diari*, ordinairement une bague. Désormais les jeunes gens sont *destgirtî* c'est-à-dire fiancés et le fiancé a la permission tacite de venir voir sa fiancée chez elle. Quand la dot aura été payée, ils seront *delenda*. Mais outre la dot, il faut prévoir encore le prix du lait, *şîr-beha*, qui doit servir à payer la toilette de la jeune mariée, et les autres cadeaux *pişt-aqd* qui peuvent consister en terrains, moulin ou bijoux de prix. Une fois l'argent reçu, les parents de la fiancée commencent à s'occuper du trousseau, *cihaz*.

### 3. - Le mariage et les noces.

Tout est donc prêt, mais on attendra le printemps ou l'automne pour la cérémonie nuptiale. Le mariage proprement dit comporte deux cérémonies qui n'ont pas nécessairement lieu le même jour. L'une est religieuse, *mâra-brîn* et s'accomplit selon le rite chaféite de l'Islam. Il s'agit là du contrat de mariage pour la signature duquel les deux intéressés ne sont pas obligatoirement présents. C'est le Qazi ou le

mollah qui rédige cet acte contractuel en présence des témoins des parties, dont les quatre témoins mâles de la fille, parmi lesquels son protecteur ou *wali* qui est son père, ordinairement du moins. On verse alors le montant convenu de la dot et en prévision du divorce ou du veuvage possible, on convient également d'une somme de dédommagement qui atteint normalement la moitié ou le tiers de la dot, comme nous l'avons déjà signalé. Puis le mollah demande le consentement des ayants droit et fait faire aux mandants de la fiancée la déclaration suivante: «Nous avons marié notre fille à un tel et reçu en échange telle somme». - Durant cette cérémonie, tous les assistants doivent rester immobiles, les mains posées à plat sur les genoux, en sorte que personne ne puisse nouer l'aiguillette au fiancé durant l'accomplissement du rite. L'accord ainsi constaté est parfois suivi de la récitation de la *fatiha*. A partir de ce moment, les jeunes gens sont officiellement mariés et, bien que le mariage ne soit pas encore consommé, le mari ne pourrait se dédire que par une répudiation en bonne et due forme et paiement de la compensation.

Reste en effet la seconde cérémonie, la fête des noces, *sûr*, qui est strictement séculière, mais la plus importante aux yeux de beaucoup et la plus populaire, la plus folklorique, car c'est au cours de cette fête que la jeune mariée est conduite dans la maison de son époux. La veille du grand jour, les amis réciproques ont procédé à la toilette des futurs époux. On les baigne et on n'y épargne pas le *henné* pour les paumes des mains, les extrémités des doigts et les orteils. On rase aussi les cheveux du jeune homme, par petites étapes pour s'amuser. Quant à la jeune fille, on lui épile tout le corps à l'aide d'une pâte épilatoire composée d'une solution de zinc et d'arsenic. Avec de la poudre d'antimoine, on lui rehausse l'éclat des yeux. Pour la noce, la jeune mariée sera recouverte d'un grand voile d'ocre jaune. Certaines citadines le remplacent par le voile blanc des Européennes. Les bijoux sont nombreux et appréciés dans tous les milieux kurdes. Les plus usuels sont: une chaîne composée de pièces d'or et qui va du sommet du fez jusqu'au menton, un collier qui descend le long de la jaquette. Certains

colliers sont faits de petites pierres ou d'objets d'argent dont la forme et la matière sont supposées favorables à détourner le mauvais oeil. Des bracelets, une large ceinture avec de grosses boucles d'argent; dans la narine gauche, un clou d'or ou un bouton bleu en forme de fleurette, sur le front un petit croissant à trois pendants en forme de coeur.

Lorsque la toilette de la mariée est achevée, le cortège nuptial s'organise. Tout le monde d'ordinaire est à cheval, en auto aussi parfois maintenant dans les villes. En tête on transporte le trousseau de la mariée et le mobilier du ménage. Il s'agit d'exhiber sa richesse et de montrer la générosité du fiancé. En certains endroits, au Kurd Dagh par exemple, pour faire riche, on emprunte à des parents ustensiles et meubles qu'on restituera plus tard, après la montre. Il est de bon ton qu'au moment de quitter le logis paternel, la fiancée verse ou fasse semblant de verser quelques larmes. Mais pour la consoler ses compagnes lui chantent un épithalame, *hevalê*, que tout le monde reprend en chœur, ainsi qu'on le chantait déjà lors de son habillage. Et ce sont des cris et des chants, de la danse et de la musique jusqu'à l'arrivée à la maison du fiancé. Ce dernier ne se montre pas tout de suite. On doit le supplier de ne pas abandonner la petite qui, de son côté, fait mine de ne pas vouloir descendre de cheval. Finalement tout s'arrange bien sûr.

L'entrée de la fiancée dans sa future demeure est accompagnée de certains rites folkloriques qui varient avec les régions. Habituellement avant de franchir le seuil, la fiancée doit enjamber les débris d'une cruche pleine des pièces de monnaie et de sucreries qu'on a brisée à ses pieds. En Azerbaïdjan, une parente du fiancé jette quelques galettes de pain entre le seuil et les jambes de la fiancée. Celle-ci ramasse le pain et baise le seuil. Chez les Ahl-é Haqq d'Iran, en franchissant le seuil, la fiancée élève les cierges allumés qu'elle tient en chaque main, tandis que le fiancé, debout sur la terrasse, lui jette de la menue monnaie, du blé et du riz coloré. Chez les Yézidis, à l'arrivée de la fiancée, la future belle-mère lui jette du haut de la terrasse du sucre, des bonbons et des

fleurs. Puis elle descend et donne à sa future bru une jarre pleine de sucreries que la jeune fille doit briser sur le seuil avant de le franchir. Chacun se précipite sur les bonbons répandus car ils portent bonheur. La fiancée pénètre alors dans sa nouvelle demeure en passant sur les débris de la jarre et le sang d'un mouton qu'on vient d'égorger à ses pieds. Au Kurd Dagh, on brise en morceaux une grande cuiller de bois entre les pieds de la fiancée avant qu'elle n'entre dans la maison conjugale. Cela porte bonheur aux nouveaux mariés. A Topzava, en Irak, au moment où la fiancée franchit le seuil de son nouveau gîte, on fait s'envoler une volaille, tandis que le fiancé, du haut de la terrasse, donne un coup sur la tête de sa future femme avec une perche qu'il tient à deux mains. Ce dernier geste se retrouve chez les Kurdes d'Arménie soviétique.

Dès que la fiancée est entrée, on procède à la cérémonie religieuse, décrite plus haut, si elle n'a pas encore été célébrée. Et puis, tandis que tout le monde s'amuse, la nouvelle mariée, installée sur son trône, dans un coin de la pièce, reste silencieuse, entièrement recouverte de son voile, comme une idole. Quand les gens ont bien festoyé, beaucoup chanté et dansé plus encore, et que les cavaliers sont fatigués de leurs cavalcades et de leurs fantasias, les cérémonies sont terminées et les jeunes mariés, *bûk û zava*, sont laissés à eux-mêmes et entrent dans la chambre nuptiale, dont la porte est gardée par le garçon d'honneur, *brazava* ou *kardaş*. Avant de consommer le mariage, le nouveau marié offre à sa jeune épouse le prix de la pudeur, *şermkêşêna*, qui consiste en un nouveau cadeau. Un coup de feu traditionnel, tiré par le mari lui-même ou son garçon d'honneur, annonce que tout s'est bien passé, et chacun des invités s'en retourne chez soi. Sur le lit nuptial, des carrés de drap, *rospêti* ou blancheur du visage, serviront à prouver l'honneur virginal de l'épousée. La *pirek*, ou *berbûri*, ou *pâ-khasû*, matrone qui a accompagné la nouvelle mariée et l'a initiée à ses nouveaux devoirs, montrera le lendemain aux parents et aux amies les «signes de la virginité», comme dit l'Écriture, . Ces linges seront conservés dans la famille de la jeune mariée jusqu'à la naissance du premier enfant.

#### 4. Le ménage kurde.

Voilà donc notre jeune ménage installé chez soi, ordinairement dans une maison séparée, parfois pourtant dans un appartement spécial chez le père du mari. La vie reprend alors quotidienne, sans trop de heurts, si l'on se fie aux proverbes: «La femme est le pilier de la maison». «Femme vertueuse est de bonne prise, mauvaise femme une chaîne!». «La femme est une citadelle, l'homme est un prisonnier». «L'homme est une rivière, la femme un lac». Elle est, ordinairement du moins, plus conservatrice que son mari. Les voilà désormais unis, à la vie, à la mort. «*fin û mër, tevîr û bêr*», c'est-à-dire «Epouse et mari, pioche et bêche», ce qui veut dire que seules la pioche et la bêche qui creuseront leur tombe pourront les séparer. Ainsi d'accord, ils jouiront sans doute de bons moments: «Regards des yeux, contentement du coeur». Et le mari pourra rappeler à son épouse: «A cause d'une source, j'aimais une montagne». Pour autant il ne se laissera pas mener par elle. Chacun à sa place! «Une femme modeste vaut une ville, un homme modeste ne vaut qu'un chevreau». Il n'est pas normal non plus que «l'homme soit au cellier et que la femme aille répondre à l'appel aux armes!», qu'il soit «coq un jour et poule toute une année!» Une bûche solitaire est semblable à un homme soumis à sa femme. D'ailleurs «ce n'est pas avec des prières que l'on gouverne sa femme». Mais n'exagérons rien car, chez les Kurdes, la femme est beaucoup plus libre que chez les autres peuples musulmans. Elle ne porte ordinairement pas de voile sur le visage, si sa tête est cependant toujours couverte. Elle dirige les affaires de la maison, tient souvent les cordons de la bourse et règle les dépenses du ménage à son gré. Dans un livre extrêmement intéressant sur «la vie de la femme kurde», une Danoise, Mme Hansen, déjà citée, nous apporte quelques lumières sur la place réciproque des époux dans le foyer kurde. La vie commune, écrit-elle, montre qu'en fait l'homme n'est pas privilégié en ce qui concerne l'autorité. A l'intérieur de la maison, sa place est des plus réduite, nous dit-on avec une pointe d'humour: «Un porte-manteau ou un clou au mur pour y suspendre ses habits, une place par terre près du plateau

pour manger, un matelas ou un lit de fer là où il a décidé de dormir : c'est tout». Même dans l'aristocratie, l'homme n'est pas plus libre que la femme dans le choix de sa partenaire et il est perpétuellement en butte à l'action combinée de toutes les femmes de la maison : sa mère, ses épouses, ses soeurs, ses filles plus ou moins grandes. Les paysannes ont plus de liberté de mouvement, mais l'inégalité provient alors du fait que tous les travaux pénibles retombent sur elles, ce qui n'est plus le cas dans le milieu urbain cultivé. Même dans le milieu urbain non instruit, si l'homme est polygame, c'est lui qui est alors dans un état d'asservissement. En réalité, peu de vie commune entre les époux qui vivent indépendamment l'un de l'autre dans ces deux mondes séparés des hommes et des femmes caractéristiques de l'Islam. Pourtant le mari aime sa femme et sait s'en faire aimer, c'est là un fait bien connu. Et puis, le Kurde a confiance en son épouse, tout comme il se fait, en général, une haute idée de la femme. Celle-ci garde donc bien sa place au foyer et il ne faut donc pas d'étonner s'en voir certaines acquérir une réelle autorité dans la tribu ou la cité. On sait aussi que, chez les Kurdes, se mettre sous la protection d'une femme, c'est trouver la sécurité.

##### **5. Autour du berceau.**

Mais quelle que soit la valeur d'une femme aux yeux des étrangers, c'est à son foyer qu'elle est véritablement reine. «Dieu a créé la femme, la femme a créé le foyer», dit le proverbe kurde. Et «quand la mère donne, c'est Dieu qui donne». Aussi son bonheur sera parfait quand l'enfant sera là. N'est-ce pas la raison pour laquelle on s'est marié jeune ? «Marie-toi jeune pour jouir en temps opportun de la présence de tes enfants». Ainsi donc suivant la formule : «S'il plaît à Dieu, au bout de neuf mois, neuf jours, neuf heures et neuf minutes, le Très-Haut fera verdoyer le campement aride». Ou encore : «Le Seigneur fera naître un enfant à la femme et répandra sur son visage trois gouttes de lumière!» Car vraiment «les enfants sont le fruit de la maison». «Maison qui a de l'argent pour richesses peut se ruiner! Maison qui a des fils pour ri-

chesses ne le peut!» Et cette noble constatation fait taire tous les égoïsmes: «Maison qui a un enfant, le Diable n'y va!».

Quelle joie en effet pour le père et la mère, penchés sur le berceau, de saisir le premier sourire, la première caresse, le premier mot! Le père lui-même, si rude parfois, se fait tendre et écoute silencieusement la berceuse que la jeune maman chantonne pour endormir Bébé. Les berceuses kurdes sont aussi nombreuses que jolies. Elles sont composées par les grands-mères, mais aussi souvent par les papas, ce qu'on peut interpréter, je crois, comme une marque vivante d'amour paternel. En voici une d'un Kurde soviétique, où les plus tendres sentiments s'entremêlent de mystique nouvelle:

Lori, lori, beau garçon,  
Aux yeux noirs, aux sourcils arqués;  
Lorsque je te contemple,  
Mon coeur se remplit d'amour.  
Dors tendrement, dors dans le calme,  
Lori, lori, beau garçon.

Mon tendre bambin, grandis vite,  
Deviens le soutien de ton père;  
Grandis vite, deviens un homme intrépide,  
Garde notre Monde Nouveau.  
Dors tendrement, dors dans le calme,  
Lori, lori, beau garçon.

La nuit est tombée, tes parents sont endormis,  
Et endormie la biche avec son petit;  
Les étoiles ont paru, la lune s'est levée,  
Dorment en silence montagnes et rivières.  
Dors tendrement, dors dans le calme,  
Lori, lori, beau garçon...

A Sulaimani, sous peine d'accidents possibles, la femme enceinte doit porter sur elle un *duabend*, sorte de talisman, sur lequel sont inscrits des passages du Coran. Mais il est connu que la femme de celui qui copie ces amulettes ne mettra pas d'enfants au monde.

Un médecin militaire français, Dr. A. Brunel, a fait une description poignante d'un accouchement qu'il intitule d'ailleurs: Malédiction, car l'événement n'a rien d'un conte ou d'une légende. La scène se passe à Dêrik, en Djézireh syrienne. Mais cela se reproduit à des milliers d'exemplaires dans tout le Kurdistan. En principe, l'accouchement se fait à la maison, avec l'aide de parentes ou d'une voisine plus expérimentée, car les sages-femmes diplômées sont plutôt rares. En cas de difficultés, on a recours à des expédients plus ou moins superstitieux. A Sulaimani, on va à la mosquée chercher la «*dua*», qui est une pierre sur laquelle sont écrites certaines prières. On la pose sur le dos de la parturiente et tout se passe bien. Dans la tribu de Chamesdin, en pareille circonstance, c'est l'épée de Khano-lep-zerin, Khan-au-bras-d'or, héros de l'épopée de Dimdim, que l'on dépose sur le lit de la future maman. Chez les chrétiens de la région de Duhok, on dresse le rouleau de la terrasse de l'église. Le cordon ombilical est coupé avec des ciseaux, et même en certains endroits avec une pierre effilée. On doit bien faire attention à l'endroit où il tombera. Si c'est sur une arme, l'enfant sera un brave guerrier; si c'est sur une assiette ou un plat, il sera gourmand. En tout cas, il faut prendre garde aux mauvais esprits. En Arménie soviétique ou en Perse, c'est l'esprit *âl* ou *hal-anassi*, qui essaie d'arracher le cœur, ou le foie, et les poumons de la femme en couches. Chez les Yézidis, le *Re, ê şevê*, le Noir de la Nuit, risque d'étrangler le bébé ou de lui faire mal ainsi qu'à sa mère. Chez les Moukri, c'est l'esprit *cheché* et à Sulaimani, la goule *Charwa* qui voudrait étrangler le bébé. Aussi dès qu'une femme a accouché, pose-t-on sur son lit un Coran, une épée, un morceau de fer, etc., et d'autres amulettes pour conjurer le sort. En outre, si l'enfant est un garçon, les hommes de la famille vont monter la garde jour et nuit, durant une semaine, dans la chambre de l'accouchée. De même durant toute cette

même période, la sage-femme et les femmes qui ont assisté à l'accouchement ne peuvent sortir ni emporter quoi que ce soit qui ait servi à l'opération. Il va de soi aussi qu'il est interdit à toute femme en état d'impureté d'entrer dans cette chambre, car elle porterait malheur. Le nouveau-né est déposé sur un tamis recouvert d'un matelas. Telle sera sa couche durant les six ou sept premiers jours de son existence. Il est parfaitement emmaillotté et couché ensuite en son berceau. On trouve chez les Kurdes trois types de berceau: le plus usuel est à bascule et transportable; il y a ensuite le hamac suspendu entre deux poteaux de la chambre; enfin un berceau fixe pour les plus grands. Dans ces berceaux, le matelas est percé d'un trou rond par où passe le *bilwar*, tube de bois pour l'écoulement de l'urine. L'anthropologue H. Field a constaté des déformations crâniennes, en particulier l'aplatissement de l'occiput, dues à l'utilisation de certains berceaux, surtout chez les Kurdes voisins des Arméniens.

Des cadeaux nombreux sont offerts à la jeune maman, à l'occasion des naissances, surtout si elle a mis au monde un fils, souvent plus désiré qu'une fille. Les cadeaux varient suivant la coutume des tribus et la position sociale de la famille. A la mère, on peut offrir de l'or, un bélier à sacrifier. Au bébé, ce sera une jument, un pistolet, un poignard. De toute manière, la naissance d'un enfant est toujours célébrée par un repas de fête.

C'est la mère qui donne habituellement le nom à l'enfant, bien que parfois aussi le mollah du village intervienne et dise son mot. Beaucoup de Kurdes portent des noms musulmans, cela va de soi. Aussi les Mohamed, Ahmed, Mahmoud, etc., sont-ils nombreux, comme aussi bien Ali, Hasan, Huseyn. Mais il existe aussi des noms spécifiquement kurdes, comme Çolo, Cindo, Mend ou Xodéda, ou kurdisés, s'ils sont musulmans, ainsi Meho (Mahomet), Reço (Rachid), Hemo (Hamid), etc. On n'oublie pas les noms des héros de l'Histoire et de la légende nationales: Xo rew, Qubad, Cemşid, Féridûn, Guhderz, Behram. Parfois le nom désigne des vertus qu'on souhaite voir posséder par le

nouveau-né ou n'est que le nom de fleurs, de fruits ou même d'animaux dont les qualités sont appréciées de tous. D'où l'abondance des Gulê, rose, Nêrgîz, narcisse, Benefş, violette, Rîhan, basilic, Sosin, lys, Yasemîn, jasmin, Xezal, gazelle, Qumri, tourterelle. Voilà pour les filles. Et pour les garçons, nous aurons des Şêr, lion, Piling, tigre, Şahîn, faucon royal...

La *circuncision* est de rigueur. Elle se fait maintenant le 5e ou le 7e jour, et c'est le mollah qui procède à l'opération. Il y a vingt-cinq ans, à Sulaimani, on circoncisait le garçonnet lorsqu'il était âgé de sept à dix ans, comme cela se pratique encore aujourd'hui à Istanbul. C'est l'occasion d'une petite fête, où les enfants portent de courtes culottes, une petite blouse blanche avec un baudrier d'étoffe argentée et sur la tête une toque argentée également. Le parrain, *kiriv*, n'est pas nécessairement de la famille, mais doit être un homme de bonne renommée. Le plus recherché est celui «qui a bu l'eau de sept sources», symbol de Seavoir et de Sagesse. Les Yézidis acceptent comme parrain un musulman, mais jamais un chrétien ou un juif. D'autres Kurdes n'ont pas ce scrupule et n'hésitent pas à demander ce service, ou plutôt cette marque de confiance, à cause de la parenté de sang qui s'ensuit, à des chrétiens de leurs amis. L'excision des filles, coutume barbare contre laquelle commencent à s'insurger les femmes musulmanes, surtout les Egyptiennes, est pratiquée aussi à Sulaimani, mais pas avant que la fillette n'ait atteint l'âge de huit à dix ans. La coutume ne serait pas générale. Mais on m'a fait remarquer, à ce propos, que la «*maman*», c'est-à-dire l'accoucheuse qui procède à l'opération, doit être spécialement habile.

Le *sevrage* n'a lieu qu'assez tard. L'enfant en effet est allaité jusqu'à l'âge de deux ans et même davantage. Les femmes sont persuadées que, tant qu'elles allaitent, elles ne peuvent concevoir. Or les naissances sont souvent rapprochées, car les pratiques anti-conceptionnelles sont inconnues et d'ailleurs désapprouvées par l'ensemble de la population kurde. Les enfants allaités par la même nourrice sont

frères et soeurs de lait. C'est là comme une véritable parenté, au point qu'elle en devient un empêchement au mariage futur.

#### **6. Enfants et éducation.**

Le Kurde aime beaucoup les enfants qui sont nombreux, d'autant plus qu'une mortalité infantile se charge de faire une sélection. Aussi la maman veille-t-elle spécialement à ce que son petit soit protégé de l'action néfaste des mauvais esprits. Durant toute son enfance, l'enfant sera donc pourvu d'amulettes et de talismans, à l'épaule et sur sa calotte, pour détourner le mauvais oeil. Sur son bonnet rouge, des porte-bonheur variés : dents de loup, clous de girofle, agates, solimans, onyx, racines de mandragore et autres morceaux divers de bois ou de pierre ; sur les bras, beaucoup de sachets où sont écrits des versets du Coran. Une pince d'écrevisse, enveloppée dans un chiffon et cousue sur le costume est, aujourd'hui encore, très efficace contre le mauvais oeil.

L'enfant est rarement brutalisé, s'il n'a peut-être pas beaucoup de caresses. Les jouets d'enfant sont pratiquement inconnus, mais le garçon se fabriquera lui-même une voiturette avec des morceaux de bois et des fils de fer, et la fillette se fera une poupée avec de vieux chiffons. Le garçonnet passe ses premières années avec les femmes. Mais dès qu'il sait courir, il passera tout son temps dans les rues avec ses camarades, tandis que sa petite soeur sera initiée progressivement à tous les travaux d'une bonne ménagère.

La plupart des petits villages ne possèdent pas d'école. Seul parfois un mollah ou un cheikh plus zélé enseignera la lecture du Coran à quelques gamins plus éveillés. Là même où l'école existe, les conditions de vie familiale ne favorisent guère le travail scolaire, car à la maison il n'y a ni place pour déposer livres et cahiers, ni endroit où l'écolier pourra lire et faire ses devoirs à tête reposée. Souvent l'enfant sera donc envoyé hors de la maison accompagner le troupeau de chèvres ou de moutons. Le reste du temps, il se trouvera au milieu des adultes et de

leurs conversations, si bien que tout jeunes encore, les petits Kurdes n'ignoreront point les mystères de la vie et les difficultés de l'existence. Aussi quand l'heure sonnera, le Kurde, élevé à la dure, sera armé pour les combats de la vie.